

# PLATON OU LA NAISSANCE DU MONDE DES IDEES

## INTRODUCTION

### Qui est Platon ?

Platon ( 428 à – 347) -est un grand aristocrate athénien. Son nom est Aristoklès (Platon est un surnom et signifie « cuillère plate ») il descend du dernier Roi d'Athènes, Codrus. Par sa mère, il descend de Critias l'Ancien, un des Trente « Tyrans » mis au pouvoir par Sparte après la défaite d'Athènes qui termine la Guerre du Péloponnèse. Il a d'abord été élève d'un Sophiste, Cratyle, avant de rencontrer celui qui bouleversera sa vie, Socrate.

Il n'est pas à Athènes à la mort de Socrate (- 399) et il fuira la ville après cette condamnation, par crainte des persécutions contre ses disciples. Commencera une période de voyages. D'abord en Egypte, qui sera pour lui le modèle de la société stable et dédiée aux Dieux, ce qu'il envie, au vue de la Cité instable et sceptique d'Athènes qu'il veut réformer. Il va ensuite en Cyrénaïque puis en Grande-Grèce, Sicile et Italie du Sud, où il fréquente les grands mathématiciens de l'Ecole de Pythagore. De cette découverte des Mathématiques et de la science naissante lui restera une estime des Mathématiques telle qu'il inscrira au fronton de son Ecole philosophique, l'Académie : « Que nul n'entre ici s'il n'est géomètre ». A cette rencontre remonte aussi une tension qui sera permanente, dans sa pensée, entre le « mythos », le monde sacré des mythes et le « Logos », le monde des Idées qu'il invente à partir de l'enseignement de Socrate. Il se fera aussi des amis en Sicile, notamment à Syracuse. Là, il plaît au Tyran de Syracuse, Denys l'Ancien et devient son conseiller. Les choses se terminent mal. Platon s'enfuit, mais est rattrapé à Mégare par les sbires de Denys et il est proposé à la vente sur un marché aux esclaves, lui le grand aristocrate ! Heureusement, un ami le rachète !

Il rentre à Athènes, en – 367, et fonde son Ecole dans les jardins de l'Académie, dédiés à Phoebus. Une première période de sa pensée commence.

Il invente la « Philosophie », qui est l'amour de la Sagesse et est, en fait une spiritualité, l'*idéalisme*. C'est Platon qui invente le « Monde des Idées », qui aura une si longue postérité qu'il existe toujours actuellement et qu'il est en train de ressurgir chez nombre de penseurs contemporains. L'idéalisme platonicien a fourni la base de cette Sagesse païenne qu'affrontera St Paul à Athènes. Mais cette Sagesse avait déjà atteint l'Écriture bien avant St Paul. L'épopée d'Alexandre, qui conquiert tout le Proche-Orient, a lancé une hellénisation de toute cette région du monde méditerranéen et l'opposition constante que font les Livres sapientiaux de la Bible entre la Sagesse des hommes et la Sagesse de YWHW est une opposition entre la philosophie grecque et la tradition hébraïque. Le Néo-Platonisme a, d'autre part, été un rival et un aliment de la première théologie chrétienne et sa présence dans cette théologie a constamment nourri sa pente à l'idéalisme.

Cette première période est celle des premiers dialogues, nommés « dialogues socratiques » dans lesquels les positions sont encore proches de celles de Socrate. Elle se clôt par une nouvelle tentative politique, à Syracuse, en deux temps, auprès du neveu et successeur de Denys l'Ancien, Denys le Jeune. Les deux tentatives échoueront tout aussi lamentablement et dangereusement pour Platon. A la tension, dans la pensée de Platon entre « mythologiques » il faut en ajouter une autre, entre Philosophie et Politique. L'idéalisme n'est pas indifférent aux choses de la Cité, bien au contraire ! Nous verrons que Platon entend créer une Cité qui soit le reflet du Monde des Idées. Après avoir tenté de devenir le *Conseiller du Prince* et constaté l'échec de cette solution, la pensée politique de Platon décrètera que le *Philosophe devait devenir Roi*. Toute la problématique politique de l'Occident est déjà posée. Soit les Prêtres ou les Intellectuels se font conseillers du Prince, soit ils s'emparent du pouvoir, dans des modèles théocratiques ou des modèles « révolutionnaires », comme le furent et le sont les modèles marxistes ou socialistes, où l'Idéologie gère directement le Politique...

Après le retour définitif à Athènes, Platon va s'éloigner de plus en plus de l'influence et de la pensée de Socrate et concentrer sa réflexion sur le Politique. Il écrit les derniers grands dialogues philosophiques, (le Parménide,

le Théétète, le Philèbe, le Timée, le Critias ) qui achèvent la fondation du Monde des Idées et achève sa pensée politique dans les grands dialogues politiques (la République, le Sophiste, le Politique, les Lois). Il meurt en – 347.

### **Quels sont ses rapports avec Socrate ?**

Complexes ! Sa rencontre avec lui a été déterminante. Platon débute dans la pensée comme disciple des Sophistes et avait commencé une carrière de dramaturge, qui était à l'époque, la grande activité honorable ! Après la rencontre avec Socrate il a brûlé toutes ses tragédies, premier effet de ce qui fut une véritable conversion au sens chrétien du terme ! Sa première production philosophique fut tout entière dominée par la figure du Maître. Puis il s'en éloignera de plus en plus. Platon avait un tel désir de contrebalancer les conséquences de la pensée socratique, à ses yeux dangereuses pour la Cité, qu'il en devient presque son ennemi à la fin de sa vie. Mais la dévotion pour la mémoire de Socrate fait que, même dans les derniers dialogues, Socrate reste le héros de ces sortes de pièces de théâtre que sont chaque dialogue et le porte-parole de Platon.

La grande difficulté est donc de distinguer ce qui revient à Socrate et ce qui appartient à Platon. Socrate n'a rien écrit et il s'y refusait véhémentement. Il *parlait*. On a toujours fait le parallèle avec Jésus, le Verbe divin, qui lui aussi n'a jamais écrit. Comme pour Jésus, c'est à travers les rapports faits par ses disciples, et ses ennemis, qu'on a une idée de son enseignement. Et son visage est très équivoque. Pour ceux qui l'aimaient, il est un héros et un modèle. Pour ses ennemis, comme Aristophane, il est un être grossier, populaire au sens péjoratif du terme et sa condamnation à la ciguë fut, finalement, bien méritée ! Qui était Socrate ? Un provocateur. Il pratiquait ce qu'il appelait la « maïeutique » ou l'art d'accoucher les esprits, comme sa mère, disait-il qui était Sage-femme. Il s'y prenait par un jeu subtil de questions qui menait l'interlocuteur vers une définition précise de ce dont il était question dans l'échange. Là sont la grandeur et le génie de Socrate : il a inventé le concept et la pensée conceptuelle. Ses ennemis sont les Sophistes, qui sont les spécialistes des discours. Et si Socrate refuse de faire des discours

et d'écrire, c'est que le propre des discours est d'être les instruments de la perversion de la Vérité. N'importe quel habile artisan en discours est capable de démontrer le pour et le contre sans aucune difficulté. C'est pourquoi les sophistes de l'époque, et de toutes les époques, sont les alliés des tyrans et les professeurs des hommes politiques malhonnêtes. Actuellement, on le voit avec une clarté aveuglante dans les pratiques des gens de médias.... Par son jeu habile de questions, Socrate casse la machine rhétorique des Sophistes, les prive de leur source de pouvoir et de revenus. Mais il le fait pour servir la vérité. Ce qui fut la première cause de sa condamnation à mort. Mais il y en avait une autre, plus profonde : l'invention d'un nouveau rapport à l'Être, une nouvelle forme de spiritualité, qui deviendra la source de la Philosophie, qui ruinait, effectivement, la religiosité ancienne. D'où l'accusation, qui le condamnera à la ciguë, de pervertir la jeunesse et de ruiner la Cité.

Voilà l'origine de la tension constante dans la pensée de Platon. Il a été celui qui a mis en forme la grande révolution socratique en inventant le Monde des Idées et la Sagesse philosophique. Mais il a cherché sans relâche à inscrire la grande révolution socratique dans une nouvelle Cité possible.

**Quel sera le propos de ce texte sur Platon ?** Je ne viserai pas, évidemment, à faire de cette philosophie, mère de toute la Philosophie, un exposé exhaustif ! Je chercherai simplement à tenter d'explicitier comment s'est inventé le « Monde des Idées » et ce que cette invention signifie et implique. Ce qui aura comme conséquence que je vais simplifier et déformer une pensée que les équivoques déjà évoquées rendent insaisissable comme toute grande pensée. Bref je vais commettre un « péché », je vais faire un exposé sur le « platonisme » !

#### **I LE PLATONISME.**

Avant Socrate et Platon, il y a eu en Grèce des penseurs très importants, qu'on a nommé les « présocratiques ». Nous ne possédons d'eux que des fragments, des citations. Mais ces épaves de leur pensée permettent de situer leur position. Pour beaucoup d'entre eux, la pensée tourne autour des relations entre l'Un et le Multiple. Ils ont aussi posé une distinction, antérieure

à Socrate et à Platon et qui est devenue classique à leur époque, entre le *Sensible* et l'*Intelligible*, distinction que Socrate et Platon adoptent et que nous continuons à poser encore actuellement. Elle est, par exemple, majeure dans la pensée de Kant. Pour les Présocratiques, l'Être est défini par le va-et-vient, dans un éternel recommencement cyclique, entre l'Un et le Multiple qui sont les deux pôles qui engendrent toute la réalité. Le premier Nietzsche installera sa pensée dans cette perspective, en nommant le pôle de l'Un, Apollon et celui du Multiple, Dionysos. Les penseurs mathématiciens, notamment Pythagore, vont apporter un bouleversement dans cette pensée des présocratiques. Ils font des *Nombres* un instrument d'exploration du Multiple et espéraient que par le moyen de l'arithmétique, ils y trouveraient le moyen de les réduire à l'Un. Ils découvrent, en effet, au cœur de la série des chiffres la série des nombres premiers, qui ramènent la pluralité des nombres vers l'Unité, dans certaines relations arithmétiques. Malheureusement les nombres premiers sont encore plusieurs ! D'où la recherche du « Nombre d'or » qui serait à la série des Nombres premiers ce que ces Nombres étaient à la pluralité des chiffres. A leur grand désespoir, ils n'arrivèrent qu'au nombre Pi, 3, 14116 etc., qui fait triompher le Multiple !

En fait, les Nombres étaient pour eux, non des instruments intellectuels, mais des *êtres divins*, reflet du monde intelligible. Et c'est ici que s'inscrit le rôle déterminant que l'arithmétique va jouer pour Platon. Il va, en somme, faire une sorte de coup d'Etat dans la pensée en posant que l'Être est dans l'Un et que, par conséquent, le Multiple est le Non-Être. Cela va fonder ce qu'on a nommé la « Métaphysique », comme *science de l'Être comme Un*. De plus, un des présocratiques, Héraclite, avait posé les bases de la notion de *psyché*, d'âme, comme ouverture de l'homme sur le monde intelligible. Mais alors que pour Héraclite, l'âme est portée par le constant dialogue entre l'Un et le Multiple, Platon va inventer la notion d'âme comme le réceptacle et la présence dans l'homme de l'inconditionné, du permanent, de l'éternel, de l'Un. Elle est donc la voie vers l'Intelligible et l'Être. La conséquence sera qu'il posera que le corps est ce qui enferme l'homme dans le Multiple, le corruptible et les vaines apparences du monde Sensible.

Socrate partageait cette croyance. Dans le dialogue du Phédon (soutitré : « De l'âme ») qui est présenté comme le dernier entretien avec ses disciples, il se réjouit d'être débarrassé du boulet qu'est son corps, « tombeau de l'âme », (*Soma*, le corps en grec, *sema*, le tombeau en grec !) et s'exclame : « D'ici-bas vers là-haut, s'envoler au plus vite ! ». Pour lui, l'âme est immortelle et le corps est l'obstacle à l'ascension de l'âme vers sa vraie patrie, l'éternité. Le corps, Multiple fait chair, condamne l'homme à la décadence, qui mène à la mort. Avec le corps, ce qui est condamné aussi, ce sont les plaisirs, qui sont les séductions du Sensible, donc le moteur de la dégénérescence. A ce titre, le corps et le plaisir détournent l'âme et les hommes de leur *nature* qui est de chercher, par la pratique de l'intelligence, du logos, à retourner dans la vraie patrie des hommes, le monde de l'Intelligible. Les objets de la pensée sont les seuls objets de la réalité et les sensations sont les ennemis absolus de l'âme.

On peut donc dire que *l'idéalisme* de Platon est en fait un *réalisme des Idées* en cela que le Monde des Idées est la seule réalité. Rien d'étonnant pour nous : les mathématiciens sont persuadés, encore maintenant, que l'univers des mathématiques est *réel* et même, pour certains, qu'il est la réalité du monde. La Métaphysique combine donc, dans un système extrêmement solide, les affirmations de l'âme, de l'immortalité de l'âme, de l'existence du Monde des Idées. Commence avec Platon ce qu'on a nommé l'Empire des Nombres, qui règne désormais sans partage dans la société contemporaine. Toutes ces affirmations sont reliées à une idée de l'Etre comme éternel, infini, invariable, fixe, auteur de tout ce qui demeure fixe et inconditionné. Cet Etre est le Logos éternel, et ce Logos est accessible seulement quand les hommes découvrent, à la suite d'une conversion totale, qu'ils y participent par leur intelligence, à condition qu'elle soit débarrassée des séductions des apparences et qu'elle soit guidée par une pratique révolutionnaire, la philosophie.

Il faut ajouter aussi un autre postulat platonicien (et socratique) de cette vision, celle d'une « nature humaine » pervertie par la condition des hommes, livrés qu'ils sont au Sensible, à la sensation et au plaisir. Dans le Phédon, Socrate, pour établir cette nature authentique qu'il nomme l'âme, argumente contre un Sophiste, Cébes en présentant quatre arguments dont nous

venons de synthétiser les trois premiers. Le quatrième va poser des principes essentiels à la compréhension du tout. Cébés objecte que, même si l'on admet que l'âme est antérieure au corps, qu'elle existe indépendamment de lui et qu'elle dure plus longtemps que le corps, rien n'oblige à la poser comme immortelle. Il est possible que sa venue dans un corps commence un processus de ruine qui se poursuit de corps en corps jusqu'à sa disparition finale. Socrate avoue que la question est délicate, en faisant l'histoire des diverses solutions qu'il a essayées, en vain, pour répondre à la question sous-jacente à l'objection de Cébés : quelle est la cause de la génération et de la corruption, la cause de tout ce qui existe ? Quand on résume les raisons que donne Socrate de l'échec de ses diverses tentatives d'explication à l'existence de tout, il dit qu'elles se limitaient à des causes mécaniques, partielles, nous dirions à présent, phénoménales, c'est-à-dire, enfermées dans la réalité qu'on veut expliquer. Nous dirions avec Auguste Comte, qu'on ne peut pas être à la fois à sa fenêtre et se regarder passer dans la rue ! Pour se tirer d'affaire, il faut, selon lui, faire une révolution totale et partir de l'affirmation préalable de l'Intelligible et c'est en quoi consiste la conversion philosophique qu'il propose. Non partir des choses, mais de la définition des choses, en somme : d'où sa méthode dite « socratique ». Or, et c'est là sa découverte, l'Intelligible est, à sa manière, multiple. Il est caractérisé par ce qu'il nomme la « Dyade de l'Un et du Multiple » d'où, pour lui comme pour les présocratiques, tout sort. Mais ce qui sort de cette Dyade, selon Socrate, ce ne sont pas les réalités visibles, celles du monde des apparences ; ce sont des Idées, comme celle du Bien, du Vrai, du Juste, du Beau. La cause de tout est dans la participation de chaque partie du monde à ces Idées, que la tradition philosophique a nommées, à partir de la racine latine du mot le verbe « *essere* », l'auxiliaire être, des « Essences ».

La grande difficulté est que l'accès à ce monde des Idées et des Essences, n'est pas direct, ce qui fait de notre monde un monde d'apparences. Les hommes ne peuvent donc y pénétrer que par une « seconde navigation » dit Socrate, un chemin indirect, celui de la méthode conceptuelle qu'il propose dans sa maïeutique. Car, et c'est là un postulat fondateur, Socrate part de l'affirmation que les hommes sont capables, par le « logos », l'intelligence,

d'apercevoir quelque chose de ce monde des Idées, des Essences. En partant des « étants » si limités et décevants, ils peuvent, à condition que leur intelligence soit bien conduite, atteindre au monde de l'Être.

Pour rendre compte de la démonstration de l'immortalité de l'âme, qui est le vrai dessein du Phédon, nous nous rapporterons à un passage de ce dialogue (105, b, c, d) qui nous permettra de donner un petit exemple de la manière socratique. Socrate dialogue avec Cébes. Il part de l'affirmation que chaque réalité relève de son essence. Il demande alors :

« Qu'est-ce qui dans la production d'un corps le rendra vivant ?

-Ce qui le rendra vivant, c'est l'âme !

- Mais est-ce qu'il en a toujours été ainsi ?

-Comment n'en serait-il pas comme cela. ?

-Alors, l'âme, quel que soit l'objet dont elle prend possession, est toujours arrivée, apportant cet objet, la vie ?

-Incontestablement !

- Or la vie a-t-elle un contraire ou n'en a-t-elle point ?

- Elle en a un.

- Et lequel ?

-La mort.

- Mais est-ce que le contraire de ce que toujours l'âme apporte avec elle, il ne faut pas que jamais elle le reçoive en elle ? »

On comprend le but de cet échange : les contraires ne s'engendrent pas l'un l'autre, la Vie ne sort pas de la Mort et comme l'Âme apporte la Vie, l'âme est immortelle. Il faut donc prendre soin de son âme et ce soin bien sûr, la philosophie l'enseigne.

## II LE SCHEMA DE LA LIGNE.

Cette rééducation de l'esprit par la philosophie nous est décrite dans deux passages de *La République*. Il la définit d'abord dans le *Schéma de la Ligne* qui pose à la fois la structure de tout réel et la démarche existentielle et

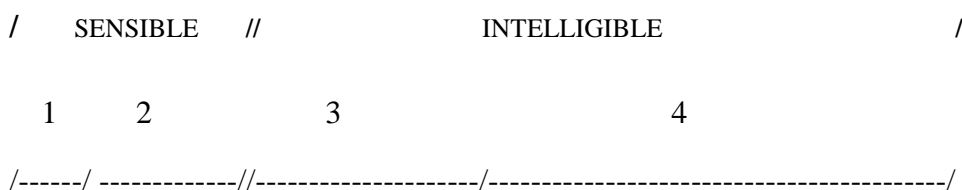


intellectuelle qu'il faut suivre pour atteindre l'Être. Il en donne après une traduction imagée dans la fameuse *Allégorie de la Caverne*. Pour faciliter la compréhension du schéma intellectuel de la Ligne, nous inverserons l'ordre et commencerons par l'Allégorie de la Caverne (République, VII, 514, a) qui décrit la condition de tous les hommes et nous raconte une histoire en quatre temps.

Soit une vaste Caverne, dont Platon nous dit qu'elle est creusée sous le sol. Premier temps : les hommes sont enchaînés sur une sorte de banc, les uns à côté des autres, un cercle de fer autour du cou qui les empêche de tourner la tête. Ils regardent vers le fond de la Caverne, qui est comme un écran où ils voient défiler des formes. Et ils se disputent pour déterminer ce qu'ils croient être des choses, qu'ils voient défiler. Second temps ! Platon nous dit : « Imaginez que quelqu'un brise le collier et les chaînes de l'un des prisonniers et que ce quelqu'un arrache de force le libéré de son banc. En effet, le prisonnier libéré refuse et résiste ! Brusquement, il va voir ce qui se passe derrière le banc. Il voit un grand feu devant lequel des esclaves promènent, non pas des objets, mais des « simulacres d'objets » dit Platon, en somme, des silhouettes en carton-pâte ! Et le libéré s'aperçoit que ses compagnons se disputent à propos d'*ombres* projetées même pas à partir d'objets réels mais à partir de simulacres ! Réveil critique ! Mais l'expérience qu'on lui impose ne s'arrête pas là. On le traîne, dit Platon, (car il résiste toujours) sur un plan incliné et on le tire à la surface. Et à ce moment-là, troisième phase, le prisonnier libéré voit enfin et la vraie lumière, le Soleil, et les vrais objets. D'une façon amusante, Platon décrit comment il doit d'abord s'accoutumer à la lumière du Soleil en ne le regardant que dans les flaques d'eau avant de tenter de jeter des coups d'œil vers l'astre de l'Être. Car, on l'a compris, le monde du dessus est celui de l'Être où l'on peut contempler les vraies réalités, les Idées, les Essences de toutes les choses qui ne sont même pas accessibles dans la Caverne, où le ne voit que les ombres de simulacres. Quatrième phase : on le force, à nouveau, à redescendre dans la Caverne où il se réinstalle sur le banc avec ceux qui sont toujours des prisonniers. Là il va tenter de leur expliquer qu'ils ne se disputent que sur des ombres. C'est la partie « politique » de l'expérience de Platon : enseigner les hommes et les amener à la conversion

philosophique. Le pessimisme de Platon laisse à penser que les efforts philosophiques seront vains...

Cette allégorie, qui est un faux mythe inventé par le Logos pour satisfaire le besoin qu'ont les prisonniers qu'on leur parle en images, est une traduction du passage du Schéma de la Ligne (République, VI, 510) qui dit les choses intellectuellement. Socrate part de l'affirmation que le rapport que nous avons à l'Être, au réel et à la connaissance peut être représenté par une ligne divisée en deux grandes sections, celle du Sensible et celle de l'Intelligible. Ces deux sections sont subdivisées en deux. Ces segments ne renvoyant pas à des réalités de même dignité, il convient de les représenter selon une proportion du simple au double. Le premier fragment du Sensible est donc divisé en deux parts la seconde double de la première, de même pour les deux segments de l'Intelligible dont l'ensemble est double du segment du Sensible.



**La section 1** sera celle des **images**. Elle correspond à la perception du monde et effectivement, nous fabriquons, à partir des sensations, ce que Kant nommera des *phénomènes*. Dans l'Allégorie de la Caverne, les images sont les ombres que les prisonniers voient sur le fond de la caverne, de la conscience.

**La section 2** sera nommée, par Platon la section de la **doxa**, de **l'opinion, de la « croyance »**. En effet, nous ne percevons pas les objets réels qui sont derrière les images. Nous extrapolons qu'il y a quelque chose derrière les images. Voilà pourquoi cette section est celle des opinions, des suppositions : nous ne savons pas ce qu'il y a derrière les images. Donnons un exemple simple fourni par Descartes : quand je plonge un bâton dans de l'eau, je le vois cassé ; mais si je le suis du doigt, je vois qu'il reste droit. A quel sens faire confiance ? Ou le cas du daltonisme où l'on ne voit qu'en noir et blanc ou bien où les couleurs sont confondues. Le passage à la limite de cette découverte (expérience de celui qui a été arraché au banc des prisonniers) sera le doute sur l'existence du monde...

Avec **la section 3**, je fais le saut dans l'**intelligible**, symbolisé par l'arrivée à l'air libre. Dans l'Allégorie de la Caverne, cela correspond à la phase où je contemple la lumière dans ses reflets et où je vois les vrais objets. Le rapport à ce monde est celui qui permet l'intelligence qu'on pourrait appeler naturelle, la fonction intellectuelle. Il la nomme la section de la **Dianoïa**. C'est le moment critique, qui permet au prisonnier libéré de comprendre l'expérience de la Caverne quand il découvre ce qui se passe derrière le banc des prisonniers. Comme cette section 3 est double de la section du Sensible, la dianoïa est capable de rendre compte de façon adéquate du monde réel. Mais on comprend que cette compréhension ne se fait qu'à la condition d'entrer dans cette totale reformulation du rapport au réel qu'est le *rapport conceptuel*. Il s'agit donc de la pensée discursive, celle qui fonctionne selon les lois de la logique et dont les mathématiques sont l'exemple le plus clair. Elle exige une véritable conversion intellectuelle qui dépasse d'ailleurs le simple plan de l'intelligence et constitue ce que Platon nomme dans le dialogue *Le Banquet*, une *dialectique ascendante* qui suppose que je renonce au sensible, à la séduction des apparences. De ce point de vue, elle constitue une purification de l'esprit et l'ouvre à la quatrième section.

**La section 4** est celle de **la Noésis**. Elle est celle du rapport direct au Soleil qui illumine le Monde des Idées, qu'on ne peut que *contempler* à la condition qu'on se soit détaché du Sensible, du désir, du corps (tombeau de l'âme !). Il s'agit ici d'une sorte de rapport mystique au Monde des Idées et de l'Être, qui se dévoile ou pas, selon sa décision, au Noüs, c'est-à-dire à la composante la plus spirituelle de l'intelligence. On peut mériter cette contemplation à force de purification de son noüs.

Malheureusement, la nature humaine n'est pas organisée de façon qu'elle soit accordée aux quatre sections de la Ligne ! Nous sommes en trois !

### III LA NATURE HUMAINE

En effet, l'homme est divisé en trois composantes. D'abord, l'« épithuméticon », le « dessous de la ceinture », la partie désirante, le corps avide, la *passion* ; ensuite, le « thumos » ou la poitrine, le « cœur », le

courage ; et enfin le Noüs, la tête, l'intelligence ou plutôt la partie qui participe au Monde des Idées. Cette tripartition est une métaphore des parties du corps, la tête, la poitrine et le bas du corps. Nous verrons plus loin quel parti les sculpteurs tireront de ce schéma. La confrontation de cette tripartition de l'homme et des quatre sections du schéma de la Ligne montre qu'il y a deux types d'équilibre pour les hommes. Celui de l'Insensé et celui du Sage.

L'équilibre de l'Insensé est celui-ci :

/ images/ doxa // dianoïa / noésis /  
 / passion/ courage // intellect /

L'équilibre du Sage est celui-ci :

/ Images / doxa // dianoïa / noésis /  
 / passion // courage / intellect /

On voit tout de suite que la différence est double, qualitative et quantitative ; l'Insensé est centré sur la mauvaise qualité : il fixe sa passion sur les images et sa nature subit une restriction : il laisse vide la section de la noésis et toute sa nature est comme rabougrie. Le Sage, en revanche, fait le dépassement de la section 1 et applique ses forces de passions à la conversion à l'intelligible (d'où l'activité critique qui lui fait voir que la section 2 est celle de la croyance, de l'opinion) son courage à l'intelligence discursive ce qui lui donne accès à la Noésis. Il en reçoit l'avantage d'une extension de son être et d'une concentration de cet être sur la Noésis et la contemplation du Monde des Idées. Deux choses à noter : nous naissons dans l'équilibre de l'Insensé et la plupart des hommes y restent ! Ensuite, la section 1 reste vide chez le Sage, ce qui crée un besoin inassouvi. C'est pourquoi Platon propose de fausses images, les Allégories, qui sont des images fabriquées par l'intelligence et donc justes pour satisfaire l'imagination. Les sculpteurs, dans le même esprit, fabriqueront des « allégories de corps », les statues, qui joueront le même rôle que les allégories qui peuplent les dialogues platoniciens. Les statues font semblant de

ressembler à des corps humains. En fait, elles sont impossibles, physiologiquement parlant !

Mais c'est ici que nous touchons du doigt la complexité de la pensée de Platon : la faculté dont dépend le choix entre l'un ou l'autre équilibre est le « thumos », le courage ! La conversion à la Noésis résulte d'un choix à la limite surhumain, le choix pour le Monde des Idées qui exige le renoncement au corps, à la passion et au désir et, en général, au monde des apparences qui est le nôtre. L'allégorie de Er le Pamphylien nous montre le prix qu'il faut payer pour devenir un Sage. Platon croyait à la métempsychose. Il nous raconte que Er, palefrenier qui a vécu dans la plus grande dévotion aux passions les plus viles, se voit proposer, après sa mort, par Minos, le Juge des morts, trois vies de différentes valeurs dont celle de Er le Pamphylien... Et il choisit de revivre sa vie de vil palefrenier ! Ou, exemple plus fort encore : un des disciples préférés de Socrate, Alcibiade, qui a bénéficié des soins les plus attentifs de son maître, a fini par choisir la vie d'un Insensé en se livrant à la passion du Pouvoir et en finissant par trahir sa Cité, Athènes en faveur de son ennemie, Sparte et pire encore, a trahi les Grecs en se mettant au service des Perses !

Le choix de la philosophie, de la Sagesse dépend donc d'une *conversion de l'âme* qui est un *choix personnel*. Et en cela, le parallèle avec la conversion chrétienne a toujours été fait. Dans les deux cas, l'on se trouve devant le même mystère du libre-arbitre, de la liberté. La grande différence est que la conversion philosophique met à mal le rapport au corps, au désir, et mène directement à un ascétisme dont l'aboutissement a été la pensée d'Epicure, qui est tout sauf un « épicurien » en cela qu'il restreint la satisfaction du plaisir (la section 1) aux seuls plaisirs nécessaires et naturels. Et ces plaisirs permis sont : manger, boire, dormir avoir un toit et ... la conversation avec les amis qui est la satisfaction des besoins du Noüs. Les plaisirs sexuels sont naturels mais pas nécessaires, sinon à l'espèce... A l'échelle de la personne, ils enferment dans la dépendance et l'aliénation sociale. Quant aux plaisirs du sociétal, (culture, art, pouvoir etc.) ils sont nuisibles : ils empêchent la recherche de la Sagesse. Pour vivre heureux, disait

Epicure, vivons cachés ! L'Epicurisme est le plus grand ascétisme qui ait été inventé et les seuls à pouvoir le pratiquer sont les religieux cloîtrés. Les Jésuites, qui pratiquent la contemplation dans l'action, n'y sont aucunement assujettis ! On le leur a assez (et injustement !) reproché !!!

Dans sa projection pratique, la « dialectique ascendante » préconisée par Platon condamne le corps, l'engagement dans l'histoire, la responsabilité sociétale et politique. Elle survalorise la contemplation du Monde des Essences, dévalorise le monde humain et le Monde en général, au bénéfice du Monde éternel, qui ne change pas, qui reste impavide et étranger aux convulsions de la condition humaine. La Divinité que conçoit Platon est un Etre éternel, sans changement, fixe, immobile, et son visage le plus ressemblant pour les humains est celui que les Stoïciens lui donnera : le Logos éternel.

On comprend la réaction des Athéniens face à St Paul quand l'Apôtre leur dira : je viens vous parler d'un Homme-Dieu qui est mort et qui a été ressuscité. Ils lui disent : « On t'écouterà une autre fois ! » ce qui signifie qu'ils sont partis en rigolant ! Une grande surprise devrait nous assaillir : l'idée que les Chrétiens se font de « Dieu » est celle-là même qu'a dessinée la philosophie ! Le Néo-platonisme a tellement pénétré la vision chrétienne de la divinité que les Chrétiens ont fini par préférer le « Dieu des philosophes et de Savants », ce Dieu Un, Eternel, Tout-Puissant, sans changement, fixe, confondu avec le Logos ordonnateur de Tout, à leur propre divinité, la Sainte Trinité. Ils ne ressentent plus leur Sauveur comme Scandale pour les Juifs, Folie pour les Grecs....Hérésie bimillénaire ?

Reste une des contradictions de Platon : son acharnement à donner une traduction politique à sa pensée. Il était très conscient des difficultés que son réalisme des Idées et l'ascétisme qui en découlait induisait. Ce qui explique son acharnement politique auprès des Denys et celle de sa pensée théorique. Ce souci politique, qui correspond à ce que tente le prisonnier libéré quand il retourne (de force !) dans la Caverne, sonne comme un remords.

## EN GUISE DE CONCLUSION : POLITIQUE, CITE ET BEAUTE

En fait, ces remords sont déjà à l'œuvre dans le rôle déterminant que joue le « Thumos » le Courage, *qui n'est pas une vertu de l'intellect* ! Platon prévoyait que l'on ne délivrait l'enseignement de la Philosophie, c'est-à-dire de la Sagesse (car, redisons-le ici, la Philosophie est une *spiritualité* et non un exercice de l'intelligence ou un savoir !) qu'après l'âge de trente ans, qui était l'âge de la démobilisation pour les Athéniens. Il fallait être passé par la défense de sa Cité et avoir risqué sa vie, avoir eu la *chance* de revenir vivant des combats, bref, avoir été un homme dans l'action, avant de se présenter au choix discrétionnaire du Maître. Car le prisonnier libéré de retour dans la Caverne ne s'adresse pas à tous les prisonniers. Platon avait deux enseignements ; un dit *exotérique*, destiné aux débutants et qu'il laissait à des disciples. Il situait ses écrits dans cette catégorie. Mais, lui, il se réservait l'enseignement *ésotérique*, qui était purement oral et destiné à des disciples choisis et qui fonda la Tradition philosophique de l'Académie qui dura quatre à cinq siècles et se prolongea dans le Néo-Platonisme. Ainsi se crée la caste des intellectuels élevée au rang d'élite séparée du « peuple ».

Que faire pour ceux qui ne suivent même pas l'enseignement exotérique ? La réponse sera la pensée politique de Platon. Convaincu que le Prince, le Tyran, était incapable de sortir du destin de l'Insensé, convaincu aussi, par le destin de Socrate, le Juste, que la Cité démocratique a injustement condamné, que la Démocratie ne valait pas mieux que la tyrannie parce qu'elle était aux mains des Insensés, des Er, il se décide à dessiner les traits d'une Cité idéale où le Philosophe serait Roi, une Cité qui imposerait le règne du Noûs afin que n'aient le pouvoir que ceux qui ont fait la conversion philosophique. C'est pourquoi nombre de penseurs politiques font de Platon la source du Despotisme éclairé, le premier des penseurs totalitaires, en somme. Faire le bien du Peuple sans le Peuple et, si nécessaire, contre le Peuple. En tout cas, il est le père de toutes les pensées politiques qui font dépendre la légitimité du commandement de la possession de la Vérité ou d'un savoir, qui peut être celui des Ecritures, ou de la Science, ou des Lois de l'Histoire ou de l'Economie, ou de la Gestion etc. etc. Bref, d'une Méritocratie. Et il n'est pas sûr du tout que cette légitimité soit fausse ou injuste ! Elle peut même apparaître comme

pleinement justifiée. Ce qui ouvre un vaste et inépuisable débat. C'est une des gloires de Platon que de l'avoir ouvert.\*

Il y a aussi une autre contradiction, dans son rapport aux Idées, qui va dans le même sens que son souci politique. C'est le rôle qu'il réserve à une Idée, celle de Beauté, qui, lui, est tout à fait contradictoire avec l'ensemble du jugement que porte Platon sur le monde des apparences. En effet, une autre des gloires de Platon est d'avoir introduit dans sa vision du Monde des Idées une équivoque puissante qui a eu des conséquences incalculables. Dans la pluralité des Idées, les principales Essences, le Vrai, le Bien, le Juste, le Beau, les rapports ne sont pas égalitaires. On pourrait s'attendre à ce que Platon privilégie le Vrai et c'est ce qu'il fait dans son enseignement exotérique. Mais dans sa pensée ésotérique, il déclare que c'est le *Beau* qui « subsume » c'est-à-dire qui domine et synthétise toutes les autres Essences. C'est un grand paradoxe, en cela que dans sa Cité idéale, Platon expulse tous les artistes, grands criminels parce qu'ils sacralisent et hystérisent les apparences. Mais il faut, ici, ne pas faire erreur sur ce qu'est la beauté pour Platon, et, nous allons le voir, pour les « artistes » grecs.

En effet, la Beauté, pour Platon, n'a rien d'« esthétique » au sens actuel. Elle est le rayonnement unitaire de la diversité des Essences. En somme, elle hérite des espoirs que les pythagoriciens mettaient dans le « Nombre d'Or » et l'instrument mathématique. Et c'est sur ce point que se fait la rencontre la plus justifiée avec la vision chrétienne de la divinité, rencontre qui a été développée par le Néo-platonisme chrétien des premiers siècles. En effet, pour la théologie trinitaire, la pluralité des Trois Personnes divines se réconcilie dans un rayonnement unitaire où elles se fondent et qui est une Personne, celle de l'Esprit. Toute la Tradition chrétienne, et en particulier la tradition grecque et orthodoxe, a puissamment valorisé ce thème de la Beauté comme unité de la pluralité trinitaire. C'est cette tradition qui a porté la vénération des Icônes pour les Orthodoxes et a sous-tendu le prodigieux développement de l'Art dans l'Occident latin, aussi bien de son Art religieux que de son Art profane.



Or le Monde de l'Art a commencé au temps de Platon ! Ce sont les Grecs de son époque qui l'ont inventé, comme la seule tentative de rendre visible, d'incarner dans des objets le Monde des Idées à travers les œuvres de ceux que nous nommons les artistes. Contrairement à une illusion répandue, les Grecs ne cherchaient pas à ce que la beauté dans l'art imite la beauté de la Nature. Au contraire ! En bon disciple de Pythagore et de Socrate-Platon, leurs statues n'avaient les corps réels qu'ils pouvaient voir s'entraîner, nus au soleil ! Ils appliquaient la dialectique ascendante et cherchaient, par la *mesure* et la science des *proportions*, à définir l'archétype parfait du « beau corps » et de le « réaliser » en marbre ou en bronze. Et ils ont fabriqué des artifices si « beaux » si parfaits, que nous préférons depuis vingt-cinq siècles les statues grecques aux corps humains !

Cela est encore plus clair pour les Temples. Les Grecs inventent l'architecture à partir d'un référent idéal et idéel : le Nombre d'Or. Le Corbusier en définira lui-même une nouvelle figure ! Pour la sculpture comme pour l'architecture, les artistes grecs partent d'un CANON, d'une formule abstraite qui tricote des mesures, des proportions qui satisfont l'esprit et créent dans notre sensibilité, un ravissement que nous nommons BEAUTE. La grande révolution qu'ils font est que, au lieu de chercher cette formule dans le monde des nombres, ils se rendent compte qu'ils sont les maîtres de sa définition ! Alors, il faut renoncer une fois pour toutes à l'illusion grossière que c'est en scrutant le « réel », la « Nature », le monde des corps qu'ils ont inventé la beauté ! La beauté est dans l'œil qui contemple, non dans la chose regardée et cet œil est celui de l'esprit. Léonard de Vinci le dira une fois pour toutes : « La *pittura e cosa mentale* », la Peinture (c'est-à-dire, l'Art) est une chose de l'esprit. La création artistique ne relève pas d'une science de l'observation qui trierait la « beauté » enfermée dans le monde ! Elle est ce qui rend visible le monde parfait, harmonieux de l'Invisible. Il en va d'ailleurs de même dans la science. Le savant ne scrute pas la « Nature » pour en tirer les lois qui y seraient cachées. Il invente des lois à partir des modèles abstraits que son esprit élabore dans son dialogue avec un réel qui n'est qu'apparence en piétinant allègrement les « opinions », les croyances qui veulent faire croire que le réel « existe ».

Tout cela était en germe dans la pensée de Platon. En germe. Car sa mystique du monde des Idées et sa condamnation du monde réel, du corps, du Temps constituait un véritable obstacle. C'est cet obstacle que son principal disciple, Aristote, va rencontrer et critiquer. Lui va fonder les principes d'un dialogue avec le monde tel qu'il existe, et le courant qu'on nommera le réalisme. L'Occident latin, avec la scolastique médiévale, va choisir Aristote et poser les bases d'une science du réel, ce que nous nommons la rationalité scientifique, qui se construira en parallèle avec le monde mystique de la contemplation de l'Être et aussi, du monde de l'Art, pendant que l'Orient restera fidèle à la tradition idéaliste du platonisme. Voilà un des fondements, en profondeur, des visions si différentes qui caractérisent, dans le monde méditerranéen actuel, l'Occident rationnel et l'Orient mystique.

Ces remarques terminales seront, évidemment, développées par les visites des sites artistiques et des Musées que nous présente la Grèce ! Notre petit voyage platonicien a tenté de tirer comme la toile de fond nécessaire pour préparer la confrontation entre Socrate et Saint Paul, puisqu'il s'y agira de confronter les deux Sagesses qu'ils symbolisent. Confrontation permanente dans l'histoire de l'Occident et qui est en train de ressurgir en ce moment.